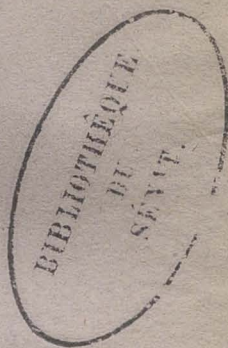
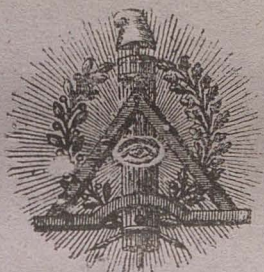


Cote 603

# THÉÂTRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

ou





REVOLUTIONNAIRE

LIBERTÉ ÉGALITÉ

FRATERNITÉ



# CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

PAR M. G\*\*\*.

DE L'IMPRIMERIE DE CELLOT.

A PARIS.

1807.



## A C T E U R S.

GRÉGOIRE ORLOFF, confident de l'impératrice Catherine II, et trésorier de l'artillerie.

CATHERINE II, impératrice de Russie.

LA PRINCESSE D'ASKOFF.

PIERRE III, empereur de Russie.

ROMANOUÉWA, duchesse de Woronzoff, sœur de la princesse d'Askoff, maîtresse de l'empereur.

PETROWITZ, grand-duc, fils de l'empereur et de l'impératrice, âgé de six ans.

LE COMTE PANIN, gouverneur de Petrowitz, et gouverneur de Pétersbourg.

|                                                             |   |           |
|-------------------------------------------------------------|---|-----------|
| ROZAMOUSKI, grand hetmann des Cosaques, colonel des gardes, | } | conjurés. |
| VILLEBOIS, général de l'artillerie,                         |   |           |
| WOLKONSKI, colonel d'un régiment de son nom,                |   |           |

|                      |   |                             |           |
|----------------------|---|-----------------------------|-----------|
| ALEXIS ORLOFF,       | } | Capitaines dans les gardes. | conjurés. |
| FEDOR ORLOFF,        |   |                             |           |
| WOLIDIMIR ORLOFF,    |   |                             |           |
| IWAN ORLOFF, PASSIG, |   |                             |           |

|              |   |                                        |           |
|--------------|---|----------------------------------------|-----------|
| BRUCE,       | } | officiers dans les armées de l'Empire, | conjurés. |
| OUNNOFF,     |   |                                        |           |
| APOLLODORE,  |   |                                        |           |
| BRUNSKI,     |   |                                        |           |
| CZATORINSKI, |   |                                        |           |

IWANOUÉWA, suivante de l'impératrice.

A PARIS

On ne doit pas ignorer que les terminaisons des mots en *off* se prononcent en *ou*, et que les doubles *w* se prononcent en *u* voyelles.



---

# CATHERINE II,

## TRAGÉDIE.

---

### ACTE PREMIER.

---

#### SCÈNE PREMIÈRE.

GRÉGOIRE ORLOFF.

DEPUIS six mois qu'il règne, en son fougueux délire  
A quels malheurs ce prince a conduit cet empire !  
Une fausse lueur, d'abord, nous flatta tous :  
Mais en vain, aujourd'hui, tout éprouve ses coups.  
Les mêmes maux, déjà, frappent la politique :  
Du rusé Frédéric, zélateur fanatique,  
Quelle funeste paix, en ce dernier moment,  
Ce roi vient de ravir à son aveuglement,  
Dans nos plus grands succès, au sein de la victoire  
Contre ses alliés, contre sa propre gloire ?  
Ton repos, peuple Russe, a-t-il du moins été,  
De ce traité fâcheux, le fruit tant souhaité ?  
Non, contre un roi, vivant en ses états paisible,  
De la guerre est déjà lancé le cri terrible.  
Le Holstein appartient, dit-il, à ses aïeux,  
C'est son pays, Christian le doit rendre à ses vœux.

A



Que seroient les traités et des rois la justice ,  
Si tout ainsi plioit au gré de leur caprice ?  
Tout se plaint, le soldat ne part qu'en frémissant ;  
Gardes, et vous jadis son appui si puissant,  
Votre courage éclate en votre résistance,  
D'un si honteux projet à suivre la défense.  
Mais ce qui dans mon cœur porte un mortel effroi,  
C'est, sous un tel tyran, le danger où je voi  
La liberté, les jours de notre impératrice,  
Eprouvant chaque jour quelque nouveau service,  
Et crains de lui surtout un coup précipité,  
Qui la perde au milieu de sa sécurité.  
Ma voix, de Catherine en a frappé l'oreille ;  
Mais nul trouble n'émeut cette âme sans pareille.  
Elle répond que plus il se fait d'ennemis,  
Plus il croît sur ses pas la foule des amis.  
Des amis ! il est vrai, tout ici l'environne,  
Sur son front semble seul reposer la couronne ;  
Tous ont les yeux vers elle, admirent ses vertus,  
Et ne voient la fin qu'en elle à tant d'abus :  
Les ministres, les grands travaillent à lui plaire,  
Et de Pierre avili fuyant le vil repaire,  
Catherine chez soi, de l'empire a la cour.  
La princesse d'Askoff, ce grand esprit du jour,  
Sur un plus simple ton, en tient une chez elle,  
Non moins peut-être utile et plus sûre en son zèle ;  
Tous comme elle amateurs, bien encor peu goûté,  
Des sciences, des arts et de la liberté.  
Pour moi, de ceux voués pour elle aux sacrifices,  
Peut-être ai-je en mes mains le plus grand des services ;  
Du corps d'artillerie important trésorier,  
J'ai les soldats, les fonds en mon pouvoir entier,  
Mes frères, mes amis, dont la garde est remplie ;  
Quelle force invincible en cette force unie !



# TRAGÉDIE.

3

Mais je le dis encor, que sont de tels garans  
A qui ne saurait pas prévenir les tyrans !  
O mon impératrice ! ô princesse chérie !  
Sauvez-vous et sauvez avec nous la patrie !

## SCÈNE II.

ORLOFF, L'IMPÉRATRICE.

L'IMPÉRATRICE.

Toujours, mon cher Orloff, auprès de mon ami,  
Je viens me consoler dans mon cruel souci.  
L'empereur ne peut plus retenir sa colère,  
Chaque jour fait, pour moi, naître une scène amère,  
Ce matin même encor je l'ai vu. Du Holstein  
J'ai voulu détourner son stérile dessein :  
C'est alors qu'en éclats sa fureur s'est montrée,  
Qu'il dit être l'objet de ma langue acérée,  
Que je veux régner seule, usurper son pouvoir,  
Et d'un sombre avenir n'a plus masqué l'espoir.

ORLOFF.

Vous savez que toujours j'ai craint pour vous, madame,  
De ce prince ombrageux quelque fatale trame.  
Mais à des mots si durs sortis de son courroux,  
Craignez l'effet trop prompt de ses funestes coups.

L'IMPÉRATRICE.

A ce débat cruel Romanouéwa présente,  
De mon abaissement triomphoit, insolente,  
C'est cette femme en qui s'est perdu tout honneur,  
De mon époux et moi qui nourrit le malheur,



Elle, qui tient son âme en la fange flétrie,  
 Transforme de sa cour la splendeur en orgie,  
 Et par tant d'actes faux d'un règne extravagant,  
 Fait porter cet état à son prochain penchant.  
 Avant qu'il la connût, partout exempt de plainte,  
 De ces vices le czar n'avoit aucune atteinte;  
 Il aimoit mes conseils, y trouvoit des attraits,  
 De son cœur il naquit d'abord de grands bienfaits;  
 Même il se signala dans l'ordre politique,  
 Et vouloit mitiger cet état despotique.  
 Tout est détruit. Voilà la source de nos maux,  
 Et la femme d'ici qui chasse le repos.  
 Ah! que puissé-je voir le jour de ma vengeance,  
 Et rendre mon époux à l'ordre, à la prudence!

## O R L O F F.

Quel contraste en deux sœurs! Là, la corruption;  
 Des vertus, de la gloire, ici la passion;  
 En la jeune d'Askoff, pour les arts quelle flamme!  
 Et surtout envers vous quel dévouement, madame!  
 Combien de fois ces mots sont sortis de son cœur,  
 Que *vous donner ses jours seroit tout son bonheur!*  
 De deux êtres marqués par tant d'irressemblance,  
 Comment au même sein put-on voir la naissance?

## L'IMPÉRATRICE.

De la princesse, aussi, quelle est l'aversion,  
 Contre tant de bassesse et tant d'ambition?  
 J'attends, mon cher Orloff, cette fille divine,  
 Tendre, calme, avec vous, de mon humeur chagrine.  
 De notre académie aujourd'hui c'est le jour;  
 Pour elle, c'est le droit de l'ouvrir à son tour.  
 D'après Montesquieu, qu'inspira le ciel même,  
 Son discours doit prôner la liberté qu'elle aime.



Heureuse liberté, quand ses explosions  
Se bornent à venger les droits des nations !  
Je ne crains que l'excès de son amour pour elle ;  
Sans cesse la Hollande est le nom qu'elle appelle.  
C'est là qu'elle fait vœu de fixer son séjour ;  
Pour fuir l'oppression et les lâches de cour.  
Quels seroient mes regrets, ô princesse adorable !  
Qui pourroit réparer ta perte irréparable !  
Pour nos arts, pour mon cœur, ma gloire, nos beaux jours,  
Et notre liberté, j'appelle ton secours.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LA PRINCESSE D'ASKOFF.

L'IMPÉRATRICE.

PRINCESSE, vous voici ?

LA PRINCESSE.

Madame, de me rendre

Je pressois les momens : je vous ai fait attendre ?

L'IMPÉRATRICE.

Princesse, vous n'avez qu'abrégé le plaisir  
Des passe-temps chéris de notre doux loisir ;  
Mais à de hauts penses vous étiez appelée ;  
L'instant où nous attend une grande assemblée,  
Surtout pour une femme, est toujours imposant.  
Comme sera reçu dans ce cercle brillant,  
Traité par vous, princesse, en ces lieux neufs encore,  
Un sujet si nouveau que partout on honore !



En ce point délicat, sur la discussion  
 D'un tel discours public, je ne mets nul soupçon;  
 Vous savez à quel ton de Pierre est la furie,  
 De votre indigne sœur la basse jalousie:  
 Les lettres, les savans ombragent leurs esprits;  
 De notre académie, honneur de ce pays,  
 Et de nos sombres jours, la seule jouissance,  
 Soustrayons la ruine, au moins, à leur démençe.

## LA PRINCESSE.

Je sais, nos ennemis reconnus et secrets,  
 De Pierre les rigueurs, de ma sœur les excès;  
 Madame, mon discours est franc, non téméraire,  
 J'aime la liberté, mais pure, noble et fière.

## L'IMPÉRATRICE.

Oui, princesse, quand nul ne se connoît encor,  
 De la sagesse en vous est déjà le trésor.  
 C'est ce jour, que Pallas et Falk, de leurs voyages  
 Dans leurs savans récits vont nous donner les gages.  
 Qu'avec plaisir je vois près de nous ces instans!  
 Dans ces discours si beaux, sous ces tableaux brillans,  
 L'univers inconnu pour nous semble s'étendre,  
 Et des charmes nouveaux, à nos yeux, s'y répandre.

## LA PRINCESSE.

A ses savans travaux, livré seul jusqu'alors,  
 Elpin nous doit, ce jour, en ouvrir les trésors,  
 Et Busking, Eweling doivent aussi nous lire  
 Leurs deux brillans rapports sur cet immense empire.

## L'IMPÉRATRICE.

Allons, de ces mortels vraiment si précieux,  
 Ménageons les momens, chers pour nous et pour eux.



SCÈNE IV.

L'EMPEREUR, LA DUCHESSE DE WORONZOFF.

L'EMPEREUR.

Les torts de Catherine ont passé la mesure ;  
 Il ne me reste plus qu'à venger leur injure.  
 Vous l'avez vue encor , Woronzoff , ce matin ,  
 Blâmer si durement ma guerre du Holstein ,  
 Comme à moi si n'étoit le soin de mon empire ,  
 Comme d'un haut conseil s'il falloit me dédire ,  
 Rappeler mon armée et mes vaisseaux partis ,  
 En spectacle à l'Europe , exciter ses mépris ,  
 Et par l'acte inouï d'une espèce de fuite ,  
 Graver le sceau honteux de ma propre conduite !  
 Cette guerre , d'ailleurs , est juste en ses motifs ,  
 Je ne cède qu'aux lois de droits impératifs ;  
 Le Holstein , de tous temps , fut le bien de mes pères :  
 J'y fus dès le berceau , quand par d'injustes guerres ,  
 De mon père orphelin , sur ma mère et sur moi ,  
 Des Danois l'usurpa l'aïeul du présent roi ,  
 Roi , s'il est généreux , qui doit vouloir le rendre ,  
 Ou qu'à son tour la force a le droit de reprendre.  
 Mais qui de Catherine , atteint les volontés ?  
 Ses desseins , sans détours , ce jour sont éclatés.  
 D'un ascendant sur moi son orgueil me menace ,  
 Qui bientôt la feroit gouverner à ma place :  
 Non , non , il faut savoir des deux quel est le czar.

LA DUCHESSE.

Prince , depuis long-temps , je parlerai sans fard ,  
 Dans le silence étroit où je me suis bornée ,



En moi je n'ai jamais cessé d'être étonnée  
 De voir l'excès choquant où , sans vous émouvoir ,  
 Sur vous l'impératrice usurpe le pouvoir ,  
 Vous opposant en tout ses humeurs inquiètes ,  
 Ordonnant et changeant à tout ce que vous faites ,  
 De vous tenant son rang d'un état inconnu ,  
 Mais pour vouloir saisir le pouvoir absolu.  
 Tous , comme elle nous traite , et quel ton pour vous-même ,  
 Pour votre cour qu'on hait , y joint le dédain même !  
 Leur amour affecté ( car à ces sentimens  
 Se réunit ma sœur ) , cet amour des savans  
 Croît en elles encor l'orgueil insupportable  
 Qui les porte à penser que nul n'est leur semblable.  
 A quoi bon ces savans , des états vains fardeaux ,  
 Esprits indépendans , des trônes les fléaux ,  
 Qui , par l'éclat trompeur de leurs fausses maximes ,  
 Des peuples et des rois font de grandes victimes !  
 Ah ! que serait bientôt disparu de mes yeux ,  
 L'appareil imposant de ces corps dangereux !  
 Qui même sait encor jusqu'où l'impératrice  
 Peut porter son dessein plutôt que son caprice :  
 Autour d'elle surtout , quand je vois tant de grands ,  
 Ministres , généraux , tous les hommes puissans  
 Former sa cour en foule , aspirer à ses graces ,  
 Et n'étant près de vous qu'au devoir de leurs places ?  
 Jusqu'au peuple , aux soldats , quelle affectation  
 A les flatter , jouir de leur affection ?  
 Oui , voilà , je le dis , ce qui me porte ombrage.

## L'EMPEREUR.

Duchesse , à vos raisons je rends un juste hommage :  
 De Catherine aussi le sort est arrêté ;  
 C'est le jour où pour moi renaît ma liberté.  
 Je n'aurai point en vain flatté votre espérance



D'un hymen préparé par tant d'impatience;  
Au fort de Schulseshourg qui tient le prince Iwan,  
A sa place je mets l'ingrate et son enfant;  
Celui-ci pour jamais demeure exclus du trône,  
Il n'est pas fait des czars pour porter la couronne;  
Sous mes yeux trop long-temps je l'ai voulu souffrir;  
Mes jours, de tous ces maux, se passoient à gémir.  
Mon successeur sera ce prince Iwan lui-même;  
C'est à lui que, de droit, revient ce rang suprême:  
Si ma tante ne l'eût par force pris sur lui,  
Je ne le tiendrois point par elle cejourd'hui.

## LA DUCHESSE.

Il est vrai, c'est là, prince, une grande entreprise.  
Mais ne craignez-vous point contre vous de surprise?  
L'impératrice a tant de ressources, d'amis!  
Ces gardes, devant vous autrefois si soumis,  
Ce jour faisant éclat de leur indépendance,  
Ayant en doute osé mettre votre puissance,  
Et parce qu'à leur gré cette guerre n'est pas,  
Refusant hautement d'y marcher sur vos pas,  
Ils ont sur votre tête assuré la couronne;  
Mais combien en ont-ils fait descendre du trône!  
Le puissant Pierre en vain détruisit les Strelitz,  
Tous ont le germe en eux de leurs pareils délits:  
Rozamowski leur chef, cet hetman redoutable,  
Qui d'un soldat ayant le langage intraitable,  
Vous fait trembler vous-même, et quittant sa hauteur,  
Près Catherine seule est soumis et flatteur;  
Ce Français, Villebois, créé par sa manie  
Pour cette nation, chef de l'artillerie,  
Et son Orloff aussi, trésorier de ce corps,  
Peut-être encor plus fort en tenant ses trésors,  
Tant d'autres, je l'avoue, offrent un front perfide,  
Même, sans vaine gloire, à qui n'est pas timide.



## CATHERINE II,

L'EMPEREUR.

N'est-ce point où non plus repose mon dessein :  
 Je prends pour confident ma garde du Holstein.  
 Trois mille hommes me font ce corps imperméable,  
 De mes jours et mon sort garant inexpugnable ;  
 Tous à moi , mes amis , plus par l'amour encor  
 Que par leurs intérêts , attachés à mon sort.  
 Voilà de mon projet les agens infailibles ;  
 Rien ne pourra parer à leurs coups invincibles ,  
 Nul ne connoît encor ce secret dangereux ;  
 Je vais aux chefs , et tout concerter avec eux.

LA DUCHESSE.

Pour votre successeur , vous prenez Iwan , sire ;  
 Mais est-il en Iwan de régir cet empire ?  
 Dès l'instant qu'il est né , détenu dans les fers ,  
 Tout seroit à ses yeux nouveau dans l'univers ;  
 Jusqu'à ce jour , depuis ceux de sa tendre enfance ,  
 Il ne connut jamais ni leçon , ni science ;  
 Sans notion de l'homme , étranger à ses mœurs ,  
 A ses droits ; abaissé , même par ses malheurs ,  
 Tout ne peut déceler en lui que la foiblesse ,  
 L'inaptitude à tout , peut-être la bassesse :  
 D'ailleurs , présent fâcheux à qui ne sait régner ;  
 Celui-là doit chercher lui-même à s'éloigner ,  
 Ou bien , autour de lui s'assemble la tempête ,  
 Et le poids , trop pesant , retombe sur sa tête :  
 Voyez l'histoire à Rome , en ce propre palais ,  
 La Pologne , la Suède , et chez ces doux Français.

L'EMPEREUR.

Iwan est , je le sais , né sous d'heureux auspices :  
 Ayant plus d'une fois senti ses injustices ,



Ma tante alla le voir : ses grâces , ses discours  
Firent verser de pleurs , de ses yeux , un long cours ;  
Ce jour eût précédé le choix de ~~ma~~ personne ,  
Jamais , je crois , pour moi n'auroit brillé le trône ;  
Mais aujourd'hui j'irai le voir moi-même aussi ;  
Je prends mon chancelier , Korff , Godowitz mon ami :  
Là , nous verrons d'Iwan quel est le vrai mérite ,  
Son esprit , s'il est tel qu'en effet il mérite  
D'aspirer à la place où l'appelle son sang ;  
Je le prends avec moi , je lui montre son rang ,  
Et des maîtres savans , à l'aide dont sans cesse  
J'aurai soin d'occuper son active jeunesse ,  
Il deviendra capable , avant que je sois mort ,  
De gouverner l'empire et d'embellir son sort.  
Et quel charme pour moi ! perdant un fils du crime ,  
J'en crée un dans mon sang , d'une grande victime.  
Adieu , Romanouewa ; dès ce soir je reviens  
Vous faire le récit de nos doux entretiens.

SCÈNE V.

LA DUCHESSE *seule.*

Avec son prince Iwan ! par l'honneur je le jure ,  
Je ne souffrirai point une pareille injure.  
Comme il est en effet , ce prince inconséquent !  
Il me promet sa main , et dans le même instant  
Mes enfans sont déjà déshérités du trône ;  
Vainement j'aurois donc obtenu la couronne ?  
Iwan , dès ce moment , ton sort est périlleux ;  
Elisabeth , malgré tes soupirs dangereux ,  
Eut le cœur imprudent de te laisser la vie ;  
Mais pour moi mon repos est l'ordre qui me lie....



Pourtant, si promptement ne désespérons pas,  
La raison le pourra ramener sur ses pas;  
Qu'il remplisse d'abord le projet qui l'enflamme,  
Il m'aime, je saurai diriger cette flamme.

## FIN DU PREMIER ACTE.



## A C T E I I.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'IMPÉRATRICE, LA PRINCESSE D'ASKOFF.

L'IMPÉRATRICE.

Vous triomphez, Askoff; quel langage exalté ?  
Comme vous avez peint l'illustre liberté !  
Le plus fameux tyran ne pourroit y redire :  
Lui-même y trouveroit l'honneur de son empire.  
Qu'elle est belle en effet la noble liberté  
Qui porte les grands cœurs à leur digne fierté,  
Quand le vil esclavage, au sein de la détresse,  
Plongeant le sentiment, dans le néant les presse !  
Voyez de tous côtés en ces déserts flétris,  
La race des humains errans sur ses débris :  
Quoi de plus rapproché des animaux sauvages,  
Malheureux, sentant plus encor tous nos outrages !  
Ah ! si sur ce pays j'acquérois un pouvoir,  
Que ces hommes bientôt des biens verroient l'espoir !  
Que vous êtes heureux, rois de la belle France,  
Regnant dans la douceur et dans la confiance !  
Quels sujets ! et quelle est votre félicité,  
Si de leur rare prix vous sentez la beauté !  
Comme un présent du ciel les désiroit naguère  
L'illustre Frédéric, et c'étoit pour la guerre ;  
Mais moi je les voudrois pour la guerre et les arts,  
Car à tout ils sont bons, pour Apollon et Mars !



C'est par eux que leurs rois recueillent tant de lustre ,  
Qu'ils ont en l'univers un destin tant illustre ,  
Et que le nom de France à tous sera porté ,  
Comme la Grèce et Rome , en la postérité !

## LA PRINCESSE.

Oui , madame , il est beau de régner sur la France :  
Mais si je ne craignois de vous faire une offense ,  
Attaquant , devant vous , les droits de royauté  
Dont est votre grand cœur digne à la vérité ,  
Je dirois , rejetant les fausses politiques ,  
Plus heureux ceux encor vivant en républiques !  
C'est là que , loin des feux d'un despote irrité ,  
Chacun jouit en paix de son égalité.  
Les vertus , les talens seuls y forment la gloire ,  
L'homme est grand qui s'avance au temple de Mémoire.  
Si par les lois se forme une inégalité ,  
Du citoyen lui-même elle est la sûreté ;  
Et , pour les magistrats , le pur choix ne désigne  
Que comme par emprunt , celui qui s'en rend digne.  
Reine auguste , voyez ces bons Suisses heureux ,  
Ces braves Hollandais , si francs , si généreux ,  
Et , prodige nouveau , ces états d'Amérique  
Où la liberté brille avec la politique ,  
Occupant sur ce globe un rang déjà fameux.  
Soustraits au joug fatal de l'Anglais outrageux ,  
Et dans son fol orgueil , lui laissant pour chimère  
Du mot de liberté le seul son éphémère.  
Brillans Français , vous , dont la valeur a porté  
Cette autre nation à sa prospérité ,  
N'auriez-vous donc songé qu'à travailler pour elle ?  
Votre sort est beau , mais que seroit votre zèle ?  
Du monde vous seriez le peuple le plus grand ,  
Si , libres des liens , tyrans de votre élan ,



Vous marchiez , de vos pas , aux hautes destinées ,  
Aux plus dignes mortels par les cieus décernées.

L'IMPÉRATRICE.

Je les connois , Askoff , vos nobles sentimens ;  
Mais tout porte ici-bas ses biens , ses contre-temps :  
La république aussi renferme ses orages ,  
Et les rois des bienfaits souvent portent les gages.  
Ah ! que l'heureux Français s'ouvriroit de dangers  
Pour les siens s'il cherchoit des destins étrangers !  
Des révolutions que naissent de ravages !  
C'est l'ouragan qui meut les mers et les rivages :  
Aux sujets des états combien leur a coûté  
Le prix , souvent trop cher , de cette liberté !  
La génération aujourd'hui qui respire ,  
A l'autre , au moins , fait don des fruits de son délire ;  
Princesse , vous savez quels biens dans ses états  
Le grand Pierre sema sur ces pays ingrats :  
Que si ses successeurs eussent suivi ses traces ,  
Que mon époux , fuyant l'auteur de ses disgraces ,  
Eût de son règne , ainsi qu'il avoit commencé ,  
Continué le plan d'abord par lui tracé ,  
Cet empire , déjà sur les rangs de la gloire ,  
Seroit digne aujourd'hui des crayons de l'histoire.  
Espérons ce grand jour sans folle liberté ,  
Il n'y faut que d'un chef la noble volonté.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, ORLOFF.

ORLOFF.

Un complot contre vous est préparé , madame ;  
J'ai de sûrs documens de cette noire trame.



L'empereur vous arrête et vous fait enfermer ;  
Les ordres sont donnés ; et qui peut présumer  
Jusqu'où l'on veut porter cet ordre atrabilaire !  
Votre fils est compris dans cet ordre sévère ,  
De ses droits à l'empire il est exhéredé ;  
Le prince Ivan , dit-on , à sa place est mandé :  
J'ignore encor le jour et le moment du crime ,  
Mais je sais , sous trois jours que tombe la victime ,  
Trois jours sont arrêtés pour l'absence du czar ,  
Et le coup infernal précède son départ.  
Vous savez à quel point j'eus cette méfiance ,  
Et tremblois de l'excès de votre confiance.  
Ah ! quelque généreux que soit votre grand cœur ,  
Madame , il en est temps , prévenez ce malheur.

## L'IMPÉRATRICE.

Cher Orloff, calmez-vous et rejetons les craintes ;  
De ces maux j'ai prévu moi-même les atteintes.  
Vous le savez , j'ai su me faire des amis :  
J'en ai beaucoup , assez contre mes ennemis ;  
Leurs services sont sûrs : de vous j'en peux prétendre ,  
Et puis de la princesse en tous temps les attendre.  
N'ai-je pas à compter le grand Rozamouski ,  
Ses gardes dont a su Pierre être l'ennemi ,  
Vos frères qui chez eux m'y sont autant d'otages ,  
Portant de la valeur , tous comme vous , les gages ;  
Villebois est à moi , ce Français plein de sens ,  
Me devant moins sa place encor qu'à ses talens ,  
Et vous , Orloff , tenant sa caisse militaire :  
Par vous deux nous avons tout l'argent nécessaire ;  
J'ai le sage Panin , de mon fils gouverneur ,  
Tout le clergé , si fort , blessé par l'empereur ,  
Le peuple , les soldats , de qui je suis l'amie ,  
Qui m'ont spontanément cent fois offert leur vie :



Je doute qu'ait le czar plus que ses Holstenois ;  
Quant à la grande armée allant chez les Danois ,  
Fût-elle sous ces murs , je compterois sur elle ;  
Mais je vois qu'ici tout précédera son zèle.

LA PRINCESSE.

Mon cœur est de ce coup vivement affecté ,  
Madame , quoiqu'en moi reste ma fermeté.  
Le traître , le barbare ! Ah ! vous verrez , madame ,  
Si ma vie est à vous , et les feux de mon âme !  
Et de ma part je compte aussi plus d'un ami :  
Madame , je réponds du brave Wolkonski  
Et de son régiment si redoutable en guerre ,  
Irrités des desseins du trop inconstant Pierre ,  
D'en faire , dans sa garde , une transfusion  
Qui confond en ce corps son personnel renom ;  
C'est mon ami sincère : Ounnoff , Apollodore ,  
Brodorff , Czatorinski , Bruce et d'autres encore.  
Tous me sont affidés , je serai leur fanal ,  
Et tous seront à vous à mon premier signal.

L'IMPÉRATRICE.

Je sais jusqu'où , princesse , ont le droit de s'étendre  
Vos services si chers. Allons , sans plus attendre ,  
Chacun de son côté , provoquer nos amis ,  
Et soyons , dans une heure , ici tous réunis.

SCÈNE III.

L'IMPÉRATRICE seule.

On ! Pierre ! tu m'attends pour ce grand sacrifice !  
Sous tes pas et les miens vois-tu quel précipice ,



Car en un mot , ainsi , je ne souffrirai pas ,  
Froidement , qu'on m'égorge et mon fils dans mes bras !  
Prince , à quelles fureurs te transporte une femme  
Qui , sous son joug affreux , a su dompter ton âme ?  
Je souffrois pourtant tout , je voyois dans mon lit  
Une altière étrangère outrageant mon dépit.  
Pleine des grands destins d'une plus noble vie ,  
Mes humbles jours passaient dans l'ombre ensevelie ,  
Ne cherchant de douceurs qu'en l'étude des arts ,  
Et du savant paisible ayant les seuls regards.  
L'ardente ambition ne suit pas cette trace ,  
Ce n'étoit pas vouloir , czar , prendre votre place.  
Je n'eus que pour désir de monter jusqu'à vous ,  
Et d'avoir mon éclat d'un magnifique époux.  
Czar , je désapprouvois du Holstein votre guerre ;  
Mais du peuple vers vous j'étois la voix sincère.  
Ces gardes si zélés qui , même en votre main ,  
Ont contre vos rivaux mis le sceptre incertain ,  
Aujourd'hui , sous vos yeux , vous refusent leurs armes.  
L'armée est abattue et marche dans les larmes.  
Czar , c'est exaspérant ainsi tous tes soutiens ,  
Que tu te compromets , ton empire et les tiens.  
De tes lâches pareils femme la plus perfide ,  
A quel but te conduit ce complot homicide ,  
Quand arrachant au czar son amour et sa foi ,  
*Son trône* , lui dis-tu , *n'étoit pas fait pour moi ?*  
Le trône plus que moi ! n'eussé-je que mon âme ,  
Du premier jour le germe en fermente en sa flamme :  
Le plus fameux des czars unit auprès de lui  
Celle dont le grand cœur , lui seul , fut son appui.  
Ton trône plus que moi ! czar aveugle , et moi-même ,  
N'ai-je puisé mon sang au rang du diadème ?



N'est-ce en moi comme en toi que respirent les czars ?  
 Les d'Anhalts sont aussi le pur sang des Césars.  
 Mon père, tel que toi, règne et commande en prince ;  
 Le grand César se fût fait roi d'une province.  
 Et mon malheureux fils tombe donc avec moi ?  
 C'est pour placer les tiens , cruelle , près de toi.  
 Petrowitz innocent n'est-il pas ton fils Pierre ,  
 Né de ton propre sang et du sang de nos pères ?  
 Ah ! n'aurois-je à sauver que les droits de mon fils ,  
 Mon fils , j'entreprends tout contre tes ennemis.  
 Trop , déjà , de nos jours sont écoulés dans l'ombre ,  
 J'arrache de la nuit sur nous le voile sombre.  
 Czar , je n'attaque point ton sceptre , il est ton bien ;  
 Mais il n'est pas le droit du crime , c'est le mien.  
 Toi-même , ô noble czar ! abjure la bassesse.  
 Où , devant l'Univers , t'asservit ta maîtresse.  
 Rappelle tes vertus ; de nous , d'un peuple grand  
 Redeviens l'empereur et héros de ton sang.  
 Allons , parons d'abord au danger qui menace ;  
 Qu'à mes puissans efforts le repos fasse place.  
 J'espère en ma fortune ; expirant sous le sort ,  
 Aux destins , à mon fils j'offre une illustre mort.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.



## ACTE III.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'EMPEREUR, LA DUCHESSE DE WORONZOFF.

L'EMPEREUR.

J*e* reviens, Woronzoff, tous mes plans sont en ordre.  
Les braves Holstenois d'Odart reçoivent l'ordre.  
A mon vieux général je l'avois proposé,  
Sur sa vue et ses ans Munik s'est excusé;  
Mais si du mouvement naissoit quelque tempête,  
Il promet de se mettre aussitôt à la tête.  
La saint Pierre est le jour de l'exécution;  
Les apprêts pour ma fête écartent tout soupçon.  
Dans le temps du repos, avant que la lumière  
Des humains ici-bas ait frappé la paupière,  
La troupe est au palais, et saisis dans leurs lits,  
Enlève, en leur sommeil et la mère et le fils.

LA DUCHESSE.

Oui, le projet est sûr. Prince, dans votre absence  
J'ai partout porté l'œil, tout est dans le silence;  
Du voyage secret nul n'a suivi les pas;  
Plus que d'autres aussi ne les soupçonnent pas  
La czarine et ma sœur, et je les crois encore  
Dans le cercle brillant de leur faux météore;  
Ainsi, je ne vois rien ici de périlleux,  
Ne fût-ce que la garde au bruit tumultueux,



Et dans ce trouble obscur opposant résistance,  
Un combat soutenu n'acquît trop d'importance;  
Les casernes sont près où porteroit le bruit,  
De vos gardes je crains le dangereux esprit,  
Et qued'un premier feu la légère étincelle,  
N'en allumât bientôt la flamme universelle.

## L'EMPEREUR.

Je ne crois rien à craindre. A son premier effort,  
Si la garde résiste, on lui porte la mort,  
Et dans l'effroi qui court en de telles alarmes,  
Qui pourroit arrêter trois mille hommes en armes?  
A mes gardes moi-même enfin je me fais voir :  
J'en crois autant pour moi que l'autre en peut avoir.  
Ma chère Woronzoff, que de mon entrevue  
Je vous rende à présent, avec Iwan, l'issue.  
Plus, en effet, que lui rien n'est intéressant;  
Sans jamais m'avoir vu, mais me reconnoissant,  
Quoique de mes honneurs j'eusse à part mis les armes,  
Il s'est à mes genoux jeté, baigné de larmes :  
« Assez heureux pour voir le czar, m'a-t-il crié;  
» De mon malheureux sort embrassez la pitié;  
» Elisabeth aussi, la grande impératrice,  
» Vint me voir et gémit ici de mon supplice;  
» Elle versa des pleurs qu'elle cachoit en vain,  
» Le trait parti d'abord avoit percé son sein :  
» Tant de bonté me fit l'inonder de mes larmes;  
» Quand je la dus quitter, ô quel moment d'alarmes !  
» De soulager mes maux elle eut la volonté;  
» Mais des geoliers !.... quel terme à leur férocité ?  
» Par sa mort je restai sous ces hommes barbares,  
» Qui me firent payer d'heureux instans si rares ».  
A ces mots, il voit Korff debout à mon côté :  
Korff l'avoit traité seul avec humanité;



Il se jette à son cou, et fortement s'écrie :  
 « Ah ! voilà mon ami : de lui je tiens la vie » !  
 Frappé, Korff en reçut la vive émotion ;  
 Je lui dis : C'est ainsi qu'une belle action ,  
 Korff, n'est jamais perdue. Oui, ma chère duchesse,  
 Telle est du prince Iwan l'image enchanteresse,  
 Grand et de belle taille, en superbes cheveux,  
 Sa voix portant un son presque mélodieux,  
 L'âme pleine de feu, l'esprit d'intelligence,  
 Semblant encor vraiment par-dessus sa naissance.  
 J'ai flatté son malheur de prompts soulagemens,  
 Plus sûrs qu'Elisabeth n'en remplit les sermens.  
 Même je l'ai déjà conduit ici moi-même,  
 Caché chez Binezef, qui le connoît et l'aime.

## LA DUCHESSE.

Mais, czar, y pensez-vous ? ici, le prince Iwan,  
 Près de vos ennemis en un pareil moment !  
 Qui de l'événement peut juger les issues,  
 Et que l'explosion fût contraire à vos vœux,  
 Quel obstacle si près, que par les ennemis,  
 Le sceptre du grand czar passe à son petit-fils,  
 Dont peut crier le droit le dernier de leurs êtres,  
 Par vous-même, avoué l'héritier de vos maîtres,  
 Qui roule un sang si cher à tous Russes encor,  
 Dont plusieurs en secret plaignent le triste sort,  
 Et même sans complots, comme un précieux gage,  
 De leur héros chéri reverroient cette image ?  
 Prince, il me faut d'ailleurs expliquer avec vous ;  
 Ne dois-je plus, ce jour, vous avoir pour époux,  
 Dont je tiens par écrit (1) votre haute promesse,  
 Si quelque jour cessoit l'hymen qui vous oppresse ?

---

(1) La duchesse tire et montre cet écrit.



Vous me connoissez, czar, et vous savez pour vous,  
De tout mon dévouement le zèle si jaloux.

L'EMPEREUR.

Oui, pour moi, Woronzoff, votre amour est extrême,  
Mais mon cœur est constant, et toujours je vous aime.

LA DUCHESSE.

S'ils sont vrais, votre amour et votre cœur constant,  
Que prétendez-vous donc, prince, avec votre Iwan?

Vous voulez m'épouser, et proscrire d'avance

Ceux à naître, entre nous, d'une telle alliance!

Quoi! je serois au trône, et mes tristes enfans,

Déchus, vivroient flétris sous le poids de leurs ans!

Un étranger pour eux régneroit sur leurs têtes!

Indomptable sujet d'effroyables tempêtes:

Eux, en subiroient-ils l'humiliation?

Leur mort paieroit donc leur insoumission?

Quelle source abondante aux guerres intestines?

Au sein de ces états de maux profondes mines!

Voilà ce qui ne peut, prince, se pallier,

Ou pour nous il n'est plus de chaînes à lier.

Rassemblez tous vos sens, ô czar! cette journée

Est d'un poids tout-puissant en votre destinée.

L'EMPEREUR.

O ma Romanouewa! toujours tout pour nos cœurs;

Vous êtes mon appui parmi tous mes malheurs.

Vos raisons ont du vrai l'invincible puissance,

Je ne ferai d'Iwan qu'adoucir l'existence.

Elisabeth, en lui, voyant presque un enfant,

Lui conserva des jours qu'eut ravis un tyran;

Je ne trahirai point non plus son innocence:

Qu'il vive, et que voutât la haute Providence,



Priver notre union des gages de nos vœux,  
Sans tort pour nous qu'il rentre au bien de ses aïeux.

## LA DUCHESSE.

Je retrouve à ces traits votre noble justice,  
Du fond d'un cœur si bon, prince, le sûr indice.  
Soyons toujours unis, de deux n'ayant qu'un cœur,  
C'est notre sûreté comme notre bonheur.

Allons, et prudemment achevons l'entreprise,  
Garantissons surtout le secret de surprise :  
Quand vous allez dehors disposer vos projets,  
En ces lieux je demeure et veille en ce palais.

## L'EMPEREUR.

Chez Odart je retourne, où là doivent se rendre,  
Sur la marche et sur l'heure, afin de nous entendre,  
Munik, Baratsinski, Korff, Steinberg et Godowitz.  
Les soldats ne seront que la veille avertis.

## SCÈNE II.

## LA DUCHESSE seule.

Le plan est bien posé, la nuit est bien choisie ;  
C'est la nuit des ardeurs de sa gloire saisie,  
Qu'Elisabeth ravit le trône à son neveu.  
D'un brasier toujours prêt, nuit, tu couvres le feu !  
Tu fus pour leur repos aux mortels accordée ;  
Mais c'est ce repos même, abusant leur idée,  
Qui provoque ton choix pour les occasions,  
Et te rend si propice aux grandes actions :  
Ton triomphe est sur tout quand c'est pour la justice ;  
Pierre à ses droits sacrés fait ce grand sacrifice.



SCÈNE III.

LA DUCHESSE, L'IMPÉRATRICE. (*Un frémissement se marque sur la duchesse.*)

L'IMPÉRATRICE.

Je vous vois en ces lieux et toujours sur mes pas,  
Importune à ma porte autant qu'en mes états ?

LA DUCHESSE.

Madame, je cherchois l'empereur.

L'IMPÉRATRICE.

Oui, perfide,  
Pour toujours dominer sur son esprit timide,  
Lui corrompre le cœur, et dans l'obscurité  
Plonger sa lâche vie, et dans la volupté.

LA DUCHESSE.

Un prince allant venger sa famille opprimée,  
Madame, et qui se rend le chef de son armée,  
Ne passe pas des jours si foiblement cachés  
Dans le lâche abandon que vous lui reprochez.  
Pour moi, loin de vouloir d'ombres couvrir sa vie....

L'IMPÉRATRICE.

Disparaissez, ce front m'offense et m'humilie.  
(*Orloff entre en ce moment.*)

SCÈNE IV.

L'IMPÉRATRICE, ORLOFF.

ORLOFF.

QUEL moment c'eût été de la faire arrêter !

L'IMPÉRATRICE.

Que dites-vous, Orloff ? le pourrois-je tenter ?



Où donc en sommes-nous dans ma course orageuse ?

ORLOFF.

De mon zèle, madame, l'ardeur étoit trompeuse.

L'IMPÉRATRICE.

Nous voici les premiers à l'ordre rassemblés ;  
Je compte y voir bientôt nos partisans zélés.

ORLOFF.

Ils ne peuvent tarder, tous se sont fait promesse,  
Pour être ensemble ici d'aller chez la princesse,  
Rozamowski, Panin, Villebois, Wolkonski,  
Mes quatre frères, Bruce, Ounnoff, Passig, Brunski.  
Il n'en est point qui n'ait exhalé sa colère,  
Et juré de défendre une cause si chère.  
Mais on vient.... Ce sont eux.

### SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, PANIN (*tenant par la main Petrowitz*), LA PRINCESSE D'ASKOFF, ROZAMOUSKI, VILLEBOIS, WOLKONSKI, les quatre frères d'ORLOFF, BRUCE, PASSIG, OUNNOFF, BRUNSKI.

L'IMPÉRATRICE.

PRINCESSE, et mes amis,

Quel bonheur de vous voir près de moi réunis ?

Quand on a tels soutiens levés pour sa défense,

Les succès qu'on attend surpassent l'espérance.

Je sais de tous pour moi le grand attachement ;

Mon salut est en vous dans ce fatal moment.

ROZAMOUSKI.

Madame, entre vos mains de tous sont nos services,

Notre vie et nos biens ; voilà nos sacrifices.



# TRAGÉDIE.

27

## L'IMPÉRATRICE.

Je n'attendois pas moins de vos cœurs généreux ;  
Du czar vous connoissez le noir projet, messieurs ;  
Il m'enferme et mon fils, nous renversant du trône :  
C'est-à-dire, bientôt c'est la mort qu'il nous donne,  
Tel est de ce palais l'usage atroce encor.  
( *L'impératrice prend des bras de Panin son enfant par la main.* )

Cet enfant, le voilà, n'ayant pas d'autre tort,  
Que de Pierre et de moi d'avoir reçu la vie.

( *L'impératrice tire le contrat de son mariage.* )

Voici l'acte sacré de l'hymen qui nous lie,  
M'associant au trône, et qui porte la loi,  
Que si je perds le czar, cet empire est à moi :  
A moi donc comme à lui, de ce jour est l'empire,  
A l'enfant du contrat qui par nous deux respire,  
Et certes, il n'est plus au caprice du czar,  
De nous ravir le bien auquel nous avons part.

## ORLOFF.

Perdre vos droits, madame, est la chose impossible ;  
Vous avez de nos bras la défense invincible.

## ROZAMOUSKI.

Madame, en cet enfant nous voyons avec vous  
Le successeur sacré de vous et votre époux.

## TOUS LES CONJURÉS.

Vivent, vivent pour nous la force et la justice !  
Vivent l'enfant des czars et notre impératrice !

PASSIG. ( *Il se met un genou en terre aux pieds de l'impératrice, portant la main sur son sabre.* )

Madame, permettez, et je vais de ce pas,  
Devant sa garde, au czar apporter le trépas ;

\*



Quand pour votre salut j'aurai donné ma vie,  
Je verrai de mes jours la course assez remplie.

## L'IMPÉRATRICE.

Votre zèle m'est cher, Passig, mais sans courroux  
Je ne mets point l'épée au sein de mon époux ;  
Je ne l'attaque point, mais je dois me défendre ;  
Qu'il règne, à la vertu si Pierre veut se rendre.  
Oui, messieurs, quand je fuis le fer des assassins,  
Je veux du trône aussi relever les destins.  
Qu'a fait Pierre, depuis qu'au gré de sa maîtresse  
Il gouverne l'empire au sein de sa foiblesse ?  
J'en appelle aux vertus de son illustre sœur.

## LA PRINCESSE.

Madame, je n'ai point à pallier son cœur ;  
Je sais combien le vice, en cette femme altière,  
A transformé les mœurs de l'infortuné Pierre.  
Oh ! puissé-je effacer la honte de mon sang !

## L'IMPÉRATRICE.

Plus que son cœur n'est vil, Askoff, le vôtre est grand.  
Vous avez tous, messieurs, de ces faits connoissance :  
Qu'ont-ils fait, je le dis, en leur noire démençe ?  
Tourmenté les sujets, ravi leurs biens, leurs droits,  
Peuple, clergé, noblesse, en tous bravé les lois.  
Quelle paix imprévue et tant impolitique  
Que vient de Frédéric lui ravir l'art magique,  
Au sein de la victoire et des grands résultats  
Qu'à l'empire assuroit l'ascendant des combats !  
Quelle guerre que celle où vous, ô garde illustre,  
Avez craint noblement d'obscurcir votre lustre !  
Notre puissant empire a bien d'autres objets  
Qu'un roi foible à vexer, en nos fameux projets :



Des groupes dangereux de nations plus fières  
 Ceignent en frémissant le tour de nos frontières ;  
 Les Allemands unis en leurs corps si puissans ,  
 La Perse encor guerrière , et ces fiers Ottomans ,  
 Surtout, dont est le but de vouloir nous détruire ,  
 Saisis avec orgueil des lambeaux de l'empire.  
 Quels destins éclatans luïroient sur ces états ,  
 Si les chefs avoient l'art d'en diriger les bras !  
 Que servent tant de mers baignant toutes nos plages ,  
 Si ce n'est la Baltique où , s'ouvrant des passages ,  
 Le grand Pierre fonda le premier de nos ports !  
 Tout nous est refusé , les mers et leurs trésors.  
 Jusqu'où de ce grand homme eût été la carrière ,  
 Si la mort à ses pas n'eût fermé la barrière !  
 Rien depuis lui n'a pris aucun nouvel essor ;  
 Tout dort , et toute vie est éteinte en la mort.  
 Qu'on se réveille ! ici , c'est la mer Caspienne  
 Dans la Perse et dans l'Inde en ses eaux qui nous mène ;  
 Par là , c'est la Zabache et l'Azoph dont les flots  
 D'une plus grande mer nous ouvrent les canaux ;  
 La Méditerranée , où brillent cent issues  
 Pour porter de nos biens les masses superflues  
 A ces bords habités par tant de nations ,  
 Et rapporter les fruits de leurs productions ;  
 De là , sur même route et par les Dardanelles ,  
 En cherchant Smyrne, Alep , commercer avec elles.  
 Vous parlerai-je aussi du Kamschatka jaloux ,  
 Qui pose sa barrière entre la Chine et nous ?  
 Mais avec plus de peine encor , de la Crimée  
 Qui nous tient la mer Noire indignement fermée ?  
 O Russes ! est-ce à vous de souffrir tels remparts ?  
 Et toi , triste Crimée , ancien séjour des arts ,  
 Antique Chersonnèze , et des Grecs sœur puînée ,  
 Que je plains , en ces jours , ta sombre destinée ,



Comme ces Grecs, soumise au glaive destructeur  
 De despotes qui n'ont pour lois que leur fureur !  
 Ah ! si Pierre écoutoit les accens de mon âme,  
 Si mon pouvoir ici répondoit à ma flamme,  
 Que mon cœur aimeroit sauver ces malheureux,  
 Leur ramener la joie en ces augustes lieux  
 Où des hommes sur terre ils fondèrent la gloire  
 Dont au monde à jamais restera la mémoire ;  
 Et des lâches tyrans vengeant les attentats,  
 Au-delà de leurs mers repousser leurs états !  
 Voilà , guerriers , les faits dignes de vos courages,  
 Et de la gloire en eux , des czars portant les gages.  
 Mais au grand intérêt qui ce jour nous unit,  
 Donnons les soins pressans que l'urgence prescrit.  
 Nul , sur l'heure et le jour que pour son crime Pierre  
 Aura pu désigner , encor n'a de lumière.  
 Braves guerriers , sur vous reposoit mon espoir :  
 Je ne suis point trompée , il m'est doux de le voir.  
 Vous commandez , messieurs , des troupes magnanimes ,  
 Mais leurs pas suivront-ils vos exemples sublimes ?

## ROZAMOUSKI.

Je réponds de la garde à votre majesté,  
 Madame ; pour le czar , ma seule autorité  
 Les retenoit encore en leur obéissance.  
 Quelle sera leur joie et leur impatience  
 A vous marquer leur zèle , à vous , dont la bonté  
 A touché tant de fois leur sensibilité !  
 Et d'autre part , voici des Orloff tous les frères,  
 Et Passig tout-puissant parmi ces âmes fières.

## L'IMPÉRATRICE.

Villebois ?

## VILLEBOIS.

De mon corps j'ai l'entier dévouement,  
 Madame ; et sais pour vous son vif attachement.



WOLKONSKI.

Sur moi, mon régiment, comptez, impératrice,  
Nos cœurs portent le feu du plus ardent service.

L'IMPÉRATRICE.

Messieurs, allez donc tous préparer vos soldats,  
Et que tout, s'il en faut, soit prêt pour les combats.  
Du plan du czar peut-être aurons-nous connoissance :  
Nous fixerons celui que veut notre défense.

ROZAMOUSKI.

Permettez-moi, madame, un avis important :  
Pour vous et votre fils le péril est trop grand  
Avant qu'on soit ici sur la force en mesure.  
Du czar suivant la marche, à nos yeux si peu sûre,  
Il peut, d'instant à l'autre, arriver sur les lieux ;  
L'esprit le plus bizarre est le plus dangereux.  
D'ailleurs, tout en complots nous-mêmes nous menace,  
Un ennemi souvent tient près de nous sa place ;  
Et lorsque nous croyons profond notre secret,  
Peut-être vole-t-il au czar de trait en trait.  
De vous et votre fils, czarine, ici la vie,  
Dans cet état précaire, est donc sans garantie !  
Que l'absence, en ce jour, vous dérobe à nos yeux ;  
Dès que tout ordre est prêt, et rien n'est plus douteux,  
Vers vous rapidement nous envoyons, madame,  
Pour appeler sur nous l'éclat de votre flamme.  
Si c'est à Péterzhoff que vous vouliez passer,  
Pierre ici, vous pouvez en Suède traverser.

L'IMPÉRATRICE.

J'approuve, grand hetmann, ce zèle en vous si sage ;  
J'adopte cet avis. O mon fils ! tendre gage,



Rien n'est à balancer pour te garder le jour.

Je pars pour Péterzhoff; je peux, de ce séjour,

Peu loin d'Orianembourg, porter, même sur Pierre,

Quand il me croit ici, le jet de la lumière.

Si quelque point me luit, je vous en instruirai,

Et plus sûre en mes pas, je me dirigerai.

Panin, je prends mon fils; en ces périls, sa mère

Ne peut se séparer d'une tête si chère.

Vous, du salut public veillez la sûreté,

Panin, et maintenez l'ordre en cette cité.

(*A la princesse d'Askoff.*)

Princesse, je vous quitte et bientôt vous retrouve;

C'est l'espoir, dans mon cœur, le plus doux que j'éprouve.

De vos soins, vos conseils, aidez tous nos amis,

De votre rare esprit tous connoissent le prix.

Vous possédez, messieurs, mon sort, ma confiance.

ROZAMOUSKI.

Tout sera prêt, madame, ici pour la défense.

FIN DU TROISIÈME ACTE.



## ACTE IV.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LES CONJURÉS ( à l'exception de la PRINCESSE  
D'ASKOFF, DE PANIN, ALEXIS - ORLOFF ,  
PASSIG, CZATORINSKI ) *entrent par divers côtés.*

ORLOFF.

Nous voici rassemblés ; messieurs, près de vos corps  
Votre succès a-t-il secondé vos efforts ?  
Les miens n'ont point failli suivant mon espérance ;  
De tous nos régimens nous avons l'assurance :  
Comme vers un moment qu'ils sentoient le plus cher ,  
Chacun d'eux ne sembloit qu'attendre et respirer.

ROZAMOUSKI.

Mes cosaques, la garde, en tous sont mêmes flammes ,  
Le zèle de leurs chefs a passé dans leurs âmes.  
Alexis et Passig sont demeurés près d'eux ,  
Pour écarter des camps tous complots dangereux.

VILLEBOIS.

En mon pouvoir, messieurs, est notre artillerie :  
Tous à l'impératrice ont dévoué leur vie ;  
J'ai tenu seulement deux officiers à part ,  
Poussing et Chapeloff, deux partisans du czar.

WOLKONSKI.

Mon régiment est sûr, amis de la princesse  
Mes officiers, chez elle, ont juré leur promesse.

C \*



O R L O F F.

Ce n'étoit pas assez des sermens de nos corps ,  
 Il falloit s'assurer au dedans , au dehors :  
 Nous avons donc , messieurs , pris toutes les mesures ,  
 Villebois , avec moi , posant des gardes sûres  
 Et son artillerie aux places , carrefours ,  
 Au pont d'Orianembaum , et surtout sur ses tours ,  
 Par où pourroit le czar entrer et nous surprendre :  
 Korff , en ces mouvemens , ne sait quel parti prendre ,  
 Sa police , ce jour , lui paroît en défaut ,  
 Le peuple est étonné sans remonter plus haut :  
 Mais son penchant , d'ailleurs , est pour l'impératrice ,  
 Et le premier , peut-être , il lui rendroit justice.  
 Messieurs , ce qui nous reste en cet heureux moment ,  
 Est donc à Pétershoff d'envoyer promptement.  
 Tout posé , maintenant , sur le pied de défense ,  
 Catherine ici peut rentrer en assurance.

## SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS , LA PRINCESSE D'ASKOFF *en*  
*habit d'officier.*

LA PRINCESSE.

Tout est dans le danger : nous sommes découverts ,  
 Messieurs.....

O R L O F F.

Que dites-vous , princesse !

LA PRINCESSE.

Sous les fers

Gémit déjà Passig : Passig plein d'imprudence ,  
 En un nouveau soldat a mis sa confiance ;



Ce dernier , bien instruit , près de Korff est allé ,  
A qui , comme un devoir , il a tout révélé.  
Tous deux ont été mis en la caserne noire ,  
Où Korff leur fait subir leur interrogatoire.  
Déjà je vois du czar le parti s'agiter ,  
Dans le peuple inquiet l'alarme se jeter ,  
Et , dit-on , aussitôt de Korff un émissaire  
Est parti de la ville annoncer tout à Pierre.

ORLOFF.

D'avertir Catherine il n'est que plus instant.

LA PRINCESSE.

Moi-même je n'ai point attendu ce moment ,  
J'ai , sur le bruit fatal , couru vers les casernes ,  
Y sachant Alexis avec ses subalternes ;  
Au départ le plus prompt j'ai stimulé ses feux ,  
Pour , d'un lieu qu'en ce jour tout rend si dangereux ,  
Ramenner Catherine aux murs de cette ville ,  
Nous ayant pour remparts , reprendre son asyle.  
Vous savez d'Alexis tout le grand dévouement ;  
J'ai cru , messieurs , air sous votre assentiment.

ORLOFF.

On ne pouvoit agir et mieux choisir , princesse.

LA PRINCESSE.

Ce n'est point en restant dans ce cercle en détresse ,  
Et laissant y venir Pierre porter ses coups ,  
Que nous pourrions sauver l'impératrice et nous :  
Mais nous-mêmes portant devant lui les alarmes ,  
Et dans Orianenbaum le frappant de nos armes.  
J'ai passé chez Panin , lui porter ces projets ;  
Mais de foiblesse en lui quel étonnant excès !  
« De Catherine on a l'ordre , dit-il , à prendre ;  
» D'ailleurs , il est trop tard , demain , il faut attendre ».



Ciel ! est-ce ainsi qu'on marche en conjurations !  
 Prenons-en la leçon en toutes nations :  
 A Rome , pour un jour , ce conjuré célèbre ,  
 Reçut , au lieu de gloire , une pompe funèbre.  
 Vous ayant en ce lieu su rassemblés , messieurs ,  
 Je viens , en si grand cas , réclamer vos grands cœurs.  
 Il s'agit du salut de notre impératrice ,  
 De l'empire , de nous , au seul moment propice.  
 Si mes désirs heureux sont accueillis de tous ,  
 Je ne vous quitte point et je pars avec vous.  
 Mais , Panin... le voici...

## SCÈNE III.

## LES PRÉCÉDENS, PANIN.

PANIN.

MESSIEURS, de la princesse

Je suis les pas, Je sais quel grand danger nous presse ;  
 Mais sans l'impératrice avez-vous nul pouvoir ?  
 De nos engagemens est-ce là le devoir ?  
 Quels reproches , surtout , voyant par un faux zèle  
 Que , contre son époux , on a marché sans elle ?  
 On sait , pour son pouvoir , quel jaloux dévouement,  
 Et qui pourroit , du fait , priser le dénoûment ,  
 Du czar , suivant ses vœux , lui garantir la tête  
 Dans les éclats confus d'une telle tempête ?  
 Quel trouble aussi va naître au milieu de la nuit ?  
 De la guerre civile en peut sortir le fruit.  
 De la reine demain on attend l'arrivée ;  
 Que cette nuit pour elle au moins soit réservée.  
 En la cité , partout , règnent vos sûretés ,  
 Places , pont , vos soldats gardent de tous côtés ;  
 Ce n'est pas cet instant où le danger domine.  
 Vous qui l'aimez , messieurs , respectez Catherine.



O R L O F F.

Comte , quelqu'un de nous par son zèle est trompé ,  
 Hors vous , du grand péril , tout est ici frappé .  
 L'empereur peut en force arriver , nous surprendre ;  
 Ce seroit tout risquer que de vouloir l'attendre .  
 Dans cette ville encore il a des partisans ;  
 Du peuple , quoique bons , les vœux sont inconstans .  
 Dans ce lieu resserrés , et peut-être dans l'ombre ,  
 Nous serions , sans ressort , accablés par le nombre :  
 C'est de l'impératrice assurer le salut ;  
 Dans l'événement même elle en verra le but .  
 Ce n'est pas dans le son des mots d'obéissance ,  
 Mais aux services vrais qu'on trouve son essence .  
 Nous devons donc partir : au moins c'est mon avis .  
 D'ailleurs , interrogez : voilà tous nos amis .

R O Z A M O U S K I.

Certes , je ne crois pas en pareille occurrence ,  
 Messieurs , qu'à poids égal s'offre à nous la balance ,  
 Plutôt nous partirons , plutôt fuit le danger ;  
 Un haut point seulement nous est à ménager ;  
 C'est ici de laisser une garde assez forte ,  
 Aux partis dangereux pour opposer main - forte .

P A N I N.

Mais avant de partir , messieurs , est un devoir ,  
 C'est de nous prononcer sur le nouveau pouvoir .  
*( Panin s'assied et fait aux autres le signe d'invitation  
 de s'asseoir. )*

Quel droit entendons-nous qu'aura l'impératrice ?  
 L'ordre qui nous soumet règle notre justice ;  
 Cet empire est le bien du grand-duc Petrowitz ,  
 Et quand le tient la mère , elle l'a pour son fils .



De cet antique état telle est la loi sacrée ,  
Je ne pourrois vouloir qu'elle fût altérée ;  
De mon pupille en moi je renferme les droits ;  
Qui les lui garderoit si l'on blessait les lois ?  
Et ce seroit , d'ailleurs , plonger l'état en guerre ;  
Vous connoissez , messieurs , cette nation fière ,  
Attachée à l'excès au seul sang de ses czars ,  
Que ne courberoît point le joug d'autres Césars :  
Magnanime en effet , mais au Russe étrangère ,  
De sa foible naissance échappée à sa sphère ,  
Pareille impératrice est celle en ces états ,  
Que nul , ni vous , long-temps ne supporteriez pas.  
J'ai de la vérité parlé la langue austère ;  
Quand on a le cœur pur , le devoir est sévère.

## LA PRINCESSE.

Je ne partage point pareille opinion ,  
De la czarine on sait la vaste ambition ,  
Le caractère fier , le sublime courage ,  
Et les droits consacrés en son grand mariage ;  
Elle fuirait le trône à ces conditions ,  
Et la source de-là de nos divisions.  
Peut-être un point à nous s'offre aussi difficile ,  
Mais dont le but au moins est magnanime , utile ,  
C'est de mettre à profit ce grand événement ,  
Pour de la liberté poser le fondement ,  
A sa juste hauteur relever la noblesse ,  
De notre nation effacer la bassesse ,  
Changer l'esclave en homme et rompre les liens ,  
Honteux à sa grandeur , honteux aux souverains :  
En Suisse , en Suède ainsi , las d'être misérables ,  
On les vit s'élancer des crises favorables ;  
Le pouvoir se conquiert par le peuple et les rois ,  
Mais l'un reprend ses droits , l'autre outrage les lois.



Pour de tels vœux , messieurs , j'espère vos suffrages ,  
Des Russes à jamais nous aurons les hommages :  
Pour la czarine rien n'y blesse nos sermens ;  
Pour elle chacun sait mes grands attachemens ;  
Mais avant tout en moi l'amour de ma patrie ,  
Et de l'homme enchaîné , la liberté qui crie.

ROZAMOUSKI.

L'avis de la princesse est juste et généreux ,  
Et c'est à nous , messieurs , d'y réunir nos vœux.  
Catherine à l'empire a des droits véritables ,  
Nous devons les tenir fermes , inébranlables.  
Cependant de l'état servons la liberté ,  
Offrons à Catherine un plan d'humanité ,  
Qui fasse également des souverains la gloire ,  
Et rende les sujets dignes de leur histoire ;  
Et Catherine aussi l'aime la liberté ,  
C'est un don pour son cœur dont il sera flatté.

ORLOFF. (*Orloff se leve et se rassied après le deuxième vers.*)

Je m'oppose , messieurs , à si grande injustice ,  
Nous-mêmes c'est agir contre l'impératrice.  
L'empire , tel qu'il est , à ses droits appartient ,  
C'est intact que lui doit être remis ce bien ;  
Elle n'attendra pas qu'aux devoirs on l'inspire ,  
Et saura ce qu'il faut au bien de son empire.  
L'impératrice aussi chérit la liberté ,  
Eh bien ! là brillera sa générosité !  
Ah ! si ne connoissant en nous que notre zèle ,  
Catherine entendoit qu'on trame ici contr'elle !  
Et savez-vous , messieurs , ce qu'est la liberté  
Renfermant en tout sens l'irritabilité ?  
De nos grands ce seroit l'affreuse indépendance ,  
Et le peuple assoupi dans sa basse existence ,



Tel que l'avengle, à qui s'est dérobé le jour,  
 Ébloui par l'éclat d'un trop subit retour,  
 S'élancerait sans frein par-dessus ses barrières,  
 Nous repentant bientôt de ses fausses lumières,  
 Que ferions nous de sage en de tels mouvemens?  
 La liberté ne peut qu'être l'œuvre du temps :  
 Consacrons-nous, messieurs, à l'objet nécessaire ;  
 Quant au reste, on aura le loisir de le faire.

(*Orloff se lève.*)

Je le déclare donc, illustres citoyens,  
 Si Catherine en vous, perd de si grands soutiens,  
 Que déchirant sans fruit le nœud qui nous rassemble,  
 Mes frères, nos amis, nous possédons ensemble  
 Assez de grands soldats, d'officiers valeureux  
 Pour remplir entre nous ce projet glorieux,  
 Et muni d'un trésor dont je tiens seul la source,  
 Il ne manque à nos bras ni force, ni ressource.

ROZAMOUSKI.

Mon cher Orloff.....

(*Czatorinski entre.*)

## SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, CZATORINSKI.

CZATORINSKI.

Messieurs, le parti mécontent  
 Commence dans la ville à se rendre important :  
 Korff émeut les esprits : chacun se met en armes ;  
 Si le czar arrivoit dans cet instant d'alarmes,  
 Peut-être entre deux feux, nos dangers seroient grands ;  
 Prévenez ce péril, les momens sont pressans.



ROZAMOUSKI.

Messieurs, en suspendant cette lutte intestine,  
C'est le salut ici qu'il faut de Catherine;  
Tout nous presse : nos plans sont prêts, exécutons,  
Mettons la sûreté dans ces lieux et partons.

ORLOFF.

Oui, nous le voulons tous sauver l'impératrice :  
Un autre instant viendra de lui rendre justice ;  
Partons.

*( Orloff prend ses frères, les mène en avant sur le théâtre  
et continue : )*

Nul d'entre nous n'a jamais craint la mort,  
Mes frères, nous suivrons la czarine en son sort ;  
Si le fatal destin vers nous portoit les larmes,  
Eh bien !

*( Orloff tire son sabre, les autres frères de même. )*

Préférons tous nos sermens sur nos armes,  
Que nous ne mourrons point des mains des ennemis,  
Mais plutôt qu'en nos cœurs ces fers seront transmis.  
*( Tous les frères croisent leurs armes. )*

TOUS LES FRÈRES.

Oui, oui, nous le jurons sur ces armes croisées,  
Leurs coups seront portés avant d'être brisées.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.



## A C T E V.

## SCÈNE PREMIÈRE.

L'IMPÉRATRICE, PETROWITZ, IWANOUEWA,  
ALEXIS ORLOFF.

L'IMPÉRATRICE.

ME voici dans ces lieux. Oh ! que chaque instans ,  
Quand tout est découvert, deviennent importans !  
Qu'auront fait mes amis en ce péril extrême ?  
N'en sont-ils point frappés ? Que fait le czar lui-même ?  
Iwanouewa , toi , vas chez la princesse Askoff ;  
Et vous, nous annoncer à nos amis, Orloff.

IWANOUEWA, ORLOFF.

Oui, madame.

## SCÈNE II.

L'IMPÉRATRICE, PETROWITZ.

L'IMPÉRATRICE.

Mon fils, que tes peines me blessent !

( Elle prend son fils dans ses bras. )

Viens, ô mon fils ! qu'au moins mes lèvres te caressent.

( Elle remet son fils à terre. )

PETROWITZ.

Vous avez, je le vois, ma mère, du chagrin,  
Mon père en est la cause. Oh ! toujours il se plaint ;



Il ne nous aime point, jamais de sa tendresse,  
Je n'ai, comme de vous, ressenti la caresse,

L'IMPÉRATRICE.

Je vous aime, et, mon fils, vous aimerai toujours....  
Quel silence est ici ! que j'en crains les retours !  
J'eus pu passer en Suède, et loin de la tempête,  
De mon enfant au moins y dérober la tête !  
Mais non, je ne pouvois, j'aurois eu l'air de fuir ;  
Catherine ne doit que régner ou mourir.  
J'ai de braves amis dont est à moi la vie ;  
Pourrois-je les laisser sans lâche perfidie ?  
Non, mes amis, à vous est mon dernier soupir,  
Je n'attends qu'à savoir notre état pour agir :  
Quelque soit la stupeur où ce moment me plonge,  
C'est par un coup d'éclat qu'en doit finir le songe.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, PANIN.

PANIN.

MADAME, quel bonheur de vous revoir !

( *Petrowitz va se jeter aux bras de Panin.* )

PETROWITZ.

Panin !

Mon cher Panin !.....

( *Panin enlève l'enfant.* )

PANIN.

Venez, Petrowitz, dans mon sein,

Oh ! qu'avec grand plaisir, mon fils, je vous embrasse !

( *Il remet l'enfant à terre.* )



## CATHERINE II,

L'IMPÉRATRICE.

Panin, qu'est en ces lieux ce silence de glace ?  
 Quel est ici l'état de nos revers fâcheux ?  
 Et la princesse..... Rien ne paroît à mes yeux.

P A N I N.

Madame, en ce moment tout est ici tranquille.  
 La princesse n'est point à présent dans la ville,  
 Elle-même est partie avec les généraux.

L'IMPÉRATRICE.

Avec les généraux !..... Quoi, partie ? A ces mots  
 Je ne puis rien entendre.

( *Iwanouewa entre.* )

I W A N O U E W A.

La princesse, madame.....

L'IMPÉRATRICE.

N'est point en ce séjour, je le sais..... Dans mon âme  
 Eclaircissez, Panin, tous ces faits inouïs.

P A N I N.

Madame, entr'eux s'étoient rassemblés vos amis,  
 Tous ayant de leurs corps les vœux ardens pour gages ;  
 Partout étoient ici saisis nos avantages,  
 Et l'on vous députoit pour votre prompt retour,  
 Quand de notre complot, par le sort mis au jour,  
 La première, toujours instruite par son zèle,  
 La princesse est entrée en donner la nouvelle.  
 Lors on vit le danger d'attendre ici le czar,  
 Et l'on crut ne pouvoir retarder le départ ;  
 Entre ses partisans et l'empereur lui-même,  
 En ce lieu le péril eût été trop extrême.



Dans votre éloignement, tels, madame, ont été  
Les tristes faits forcés par la nécessité.

L'IMPÉRATRICE.

Partis sans moi ! et qui, dans ce choc de furie,  
D'un époux égaré peut m'assurer la vie ?

PANIN.

Vos vœux à ce sujet ne sont point oubliés,  
Par vos ordres, madame, ils se savent liés.

L'IMPÉRATRICE.

Du brusque et léger czar je sais le caractère,  
Son courage n'est pas la valeur, c'est colère ;  
Par haine et par fureur au combat il fendra,  
Et voulant le sauver même encor périra.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ALEXIS ORLOFF.

L'IMPÉRATRICE.

Vous entrez à propos, Alexis, alarmée,  
Du sort du czar, portez mon ordre à notre armée ;  
Que jusqu'à ma présence on suspende les coups ;  
Il est plusieurs moyens de dompter mon époux ;  
Mes vœux, l'honneur, le temps ; son âme n'est pas vile,  
Je ne prends que l'instant d'assurer cette ville ;  
Bientôt je suis vos pas.

ALEXIS ORLOFF.

Madame, j'obéis.

(*Alexis sort.*)



## SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS.

L'IMPÉRATRICE.

Qu'est devenu Passig?

PANIN.

Passig, aux cachots mis,  
Madame, a par nos chefs reçu sa délivrance,  
Et, rejoint avec eux, marche à votre défense.

L'IMPÉRATRICE.

Que je crains ce Passig avec son zèle outré,  
Qui du mal ni du bien ne connoît nul degré!

PANIN.

Korff, qui le fit saisir déjà tenant la place,  
Et dépêcha vers Pierre, est lui-même à sa place.  
Chaque poste est ici par nos soldats monté,  
Et vous y jouissez de toute sûreté.  
Le peuple, spectateur, reste dans le silence,  
Mais tous on voit qu'en vous ils ont leur espérance.

## SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FEDOR ORLOFF.

FEDOR ORLOFF.

INQUIET et voulant savoir votre retour,  
Nos chefs me font passer, madame, à Pétersbourg,  
Et pour vous annoncer qu'un combat avec Pierre,  
A de plus grands succès vous ouvre la carrière.



# TRAGÉDIE.

47

L'IMPÉRATRICE.

Comment, sitôt!

FEDOR.

Le czar venoit sur Pétersbourg ;  
La rencontre s'est faite à la pointe du jour ;  
Le choc a des deux parts été brûlant de flamme ;  
Vos soldats, plus constans, ont triomphé, madame,  
Aux murs d'Orianembaum l'empereur est rentré.  
Le major Stroganoff des nôtres est pleuré ;  
Si l'empereur persiste à faire résistance,  
Un prompt et vif assaut doit forcer sa défense.

L'IMPÉRATRICE.

Je n'aime pas, sans moi, voir mes chefs m'engager ;  
D'ailleurs, de l'empereur la vie est en danger,  
Et craignant de tels faits que prévît ma lumière,  
J'avois déjà vers eux fait partir votre frère ;  
Retournez promptement leur redoubler mes vœux,  
Sous peu je pars moi-même, et suis au milieu d'eux.

## SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS.

L'IMPÉRATRICE.

Je pars sans différer, il n'est rien qui m'arrête,  
Allez, pour moi, Panin, qu'à l'instant tout s'apprête.

PANIN.

Madame, sans avoir encor pris nul repos ?  
Votre force ne peut porter tant de travaux.

\*



L'IMPÉRATRICE.

Quand le besoin commande , il nous donne des ailes ,  
Je remettrai mon fils en vos mains paternelles.

PANIN.

Je vais , madame.

( *Panin sort.* )

L'IMPÉRATRICE.

Et toi , vas , qu'aussi de ta part ,  
Tout soit , Iwanouewa , prêt pour notre départ.

## SCÈNE VIII.

L'IMPÉRATRICE, PETROWITZ.

L'IMPÉRATRICE.

O CIEL ! d'événemens quels mouvemens rapides !  
Ainsi donc , malgré moi , fortune , tu me guides ;  
Mais moi , je romps le joug de tes puissantes mains ,  
Moi seule je prétends gouverner mes destins.  
( *L'impératrice s'assied , prend son fils entre ses genoux  
et l'embrasse.* )

Viens , mon fils , je te quitte , embrassons-nous encore.

PETROWITZ.

Ma mère !

L'IMPÉRATRICE.

Je te laisse à Panin qui t'adore.

( *L'impératrice se lève.* )

Oui , tu le sais , Panin , là brûlent tous mes feux !  
Tu me garderas bien ce dépôt précieux.



SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, PANIN.

PANIN.

MADAME, tout est prêt; mais l'œil connoît sans peine  
Une armée à pas lents qui marche dans la plaine;  
La musique s'entend sur un lugubre ton;  
Un courrier la précède, et déjà sur le pont,  
Entre dans cette ville, et vers nous se dirige.

L'IMPÉRATRICE.

Que dites-vous, Panin? Ciel! quel nouveau prodige!  
De quel pressentiment mon cœur se sent frapper!  
A mon malheur enfin n'ai-je pu m'échapper?  
Allez, que vers ce lieu vos pas se précipitent....  
Mais non, je vais moi-même... Ah! quels pensers m'agitent!  
Il ne se peut, Panin, et c'est votre terreur....

PANIN.

Madame, c'est Orloff.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, ORLOFF.

L'IMPÉRATRICE.

Vous, Orloff?

ORLOFF.

La douleur,

Madame, à notre joie a mêlé les alarmes,  
Votre triomphe est grand, mais c'est au sein des larmes.

D \*



Quoi ! l'empereur est mort ?

ORLOFF.

L'empereur est vivant ,  
Mais un coup dangereux a fait couler son sang.

L'IMPÉRATRICE.

Ah ! je vis tout ; sur tout j'émis ma prévoyance.

ORLOFF.

C'étoit trop peu , madame , au czar , de sa défense ,  
De sa retraite encor Pierre fondoit sur nous ;  
Ce fut notre devoir de parer à ses coups ;  
Les tours , les murs brillans d'un château de plaisance ,  
Ont devant nos soldats fait peu de résistance :  
Nul ne vouloit du czar être le meurtrier ,  
L'objet étoit rempli d'en faire un prisonnier ;  
Mais malgré le respect , sans vouloir se démordre ,  
Frappant , tuant , sur tous il tomboit en désordre ;  
C'est alors , au milieu de ce combat sanglant ,  
Qu'un trop funeste coup vient lui percer le flanc ;  
L'empereur devant vous a désiré paroître ;  
Conduit par nos soldats , près ces lieux il doit être.

L'IMPÉRATRICE.

Je n'ai donc pu parer à ce coup désastreux !  
Le destin a vaincu mes efforts et mes vœux !  
C'est toi qui nous as mis , Pierre , dans cet abîme ,  
Et créé de nous d'eux une double victime.  
Quelle entrevue , ô ciel ! quel rôle à soutenir !  
Mais c'est là mon devoir , il me le faut remplir.

( On entend le bruit de la marche et de la musique de l'armée , qui grossit à mesure qu'elle avance. L'impératrice continue. )



Ah ! déjà de leurs sons gémit ici la plainte....  
J'entends leurs pas... Mon cœur sent donc aussi la crainte.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LA PRINCESSE D'ASKOFF,  
LES OFFICIERS DE L'ARMÉE DE CATHERINE,  
L'EMPEREUR *apporté sur un brancard.*

(*La princesse d'Askoff entre la première. Pendant que les autres arrivent et qu'on pose le brancard, elle va se jeter aux genoux de l'impératrice.*)

LA PRINCESSE.

PERMETTEZ mes respects, madame, à vos genoux....

L'IMPÉRATRICE.

Ah ! princesse ! quel trait me perce !

(*Le brancard étant posé, l'impératrice, tenant son fils par la main, va auprès et se penche vers l'empereur. Elle continue.*)

Mon époux.

L'EMPEREUR.

D'un rang où vous n'eussiez jamais pu le prédire,  
Je vous ai, Catherine, élevée à l'empire;  
Cela n'a pu remplir encor vos volontés  
Et votre ambition....

L'IMPÉRATRICE.

Empereur....

L'EMPEREUR.

Ecoutez,

D 2



Il reste à vous parler peu d'instans à ma vie.  
A la vôtre , aussitôt que fut la mienne unie ,  
J'aperçus l'ascendant que vous vouliez gagner  
Pour me soumettre à vous et vous seule régner.  
Vous connûtes pourtant , et le saura l'histoire ,  
Tout ce qu'ici je fis pour la publique gloire.  
Mais parce que du bien vous n'étiez pas l'auteur ,  
Vous en calomniez la sagesse et l'honneur.  
J'eus à blâmer en vous une fausse conduite ,  
Mes avis répétés en restèrent sans suite.  
Vous quittâtes ma cour , dédaignant ma personne ,  
Mais encore bien plus pour me ravir le trône ,  
Gagnant mes serviteurs par vos séductions ,  
Qui vous ont en effet livré leurs trahisons.  
Je voulus mettre fin à ce projet coupable ;  
Le parti le plus doux à mes yeux préférable ,  
C'étoit dans Schulssesbourg d'enchaîner vos desseins ;  
Votre fils , avec vous , partageoit vos destins.  
Vous avez publié que c'étoit votre vie ,  
Que je voulois sans frein livrer à ma furie ;  
Fausseté , dont le but étoit , par la pitié ,  
D'accélérer les feux de votre inimitié.  
Mon projet vous parvint : alors feignant des larmes ,  
Vous avez rassemblé vos amis et vos armes ;  
Jusqu'en Orianembaum me faisant provoquer ,  
Vous avez envoyé vos soldats m'attaquer ;  
C'est là que , défendant mon honneur et ma vie ,  
Votre fureur plus vraie en mon sein l'a ravie.

## L'IMPÉRATRICE.

O mon époux ! mon maître ! ô magnifique czar !  
Souffrez qu'en ce moment de mon âme sans fard....



L'EMPEREUR.

Ma force, s'affoiblit, je sens ma voix s'éteindre,  
Voici de mes accens les derniers, sans les feindre ;  
Tant de fautes, czarine, avec sincérité,  
J'en donne le pardon, si c'est par la bonté,  
Que cherchant à régner sur ce brillant empire,  
A sa félicité vous vouliez le conduire ;  
Si, guidant cet enfant, par de grandes leçons,  
Vous élevez son cœur aux grandes actions,  
Que vous lui procuriez les vertus nécessaires  
Pour suivre ses devoirs dans leurs sentiers austères ;  
De ses nobles aïeux imiter la grandeur,  
De son nom, s'il se peut, croître encor la splendeur,  
Et porter cet état à la haute puissance,  
Due, en cet univers, à sa prépondérance.

(*A Petrowitz, son fils.*)

« Enfant, veuille le ciel verser ses dons sur vous !.... »  
Tout est fini pour moi.... J'expire....

L'IMPÉRATRICE.

O mon époux !

(*L'impératrice avance sur le devant du théâtre.*)

Toi, qui connois les cœurs, divinité suprême,  
Ciel ! pour juger le mien, je t'invoque toi-même,  
Si contre l'empereur j'ai conspiré sa mort !  
Trompé par ses conseils, seuls auteurs de son sort,  
Je n'eus d'autre intérêt et n'eus point d'autre envie,  
De mon fils et de moi que de sauver la vie.  
Oui, je lui montrerai des exemples fameux ;  
Du grand Pierre imitant les efforts généreux,  
Je veux porter l'empire à sa plus haute gloire,  
Je fixerai son nom au temple de Mémoire.



Mers, qui nous entourez, nous atteindrons vos bords,  
Dans votre sein aussi s'établiront nos ports,  
Et frappant les tyrans qui ferment vos barrières,  
Nos grands Russes, ainsi que ces nations fières,  
Replaçant sur son poids la balance des mers,  
Etendront leur commerce au bout de l'univers;  
Nos plus grands ennemis éprouveront nos armes,  
Et vengeant avec nous de tant d'hommes les larmes  
Gémissons sous le joug de leur férocité,  
Partout sous notre appui vivra la liberté.  
Vous sortirez d'abord, Russes, de la poussière,  
Je poursuivrai pour vous les essais du grand Pierre.  
Aux états s'acquiert la force par les lois,  
Un nouveau code à tous assurera leurs droits,  
De la religion les maximes sacrées  
Perfectionneront les mœurs plus épurées.  
Sans le bonheur du peuple il ne luit rien de grand,  
Lui seul peut balancer la victoire et le sang,  
Le mal, toujours, naquit de l'erreur des finances,  
Nos revenus seront les lois de nos dépenses.  
O Russes ! à vos yeux si mon nom fut obscur ;  
Je veux sur vous des cieux qu'il égale l'azur.  
Honneur pour les vertus, les arts et les sciences,  
Tous y ont droit, eux seuls auront leurs récompenses.  
Il faut que cet état, enfin, avant ma mort,  
Des peuples illustrés ait pris le noble essor ;  
Appaisons nos malheurs par notre excès de gloire,  
( *L'impératrice se tourne vers le cercueil de son époux.* )  
Et nous honorerons, Pierre, ainsi ta mémoire.

( *L'impératrice enlève son fils dans ses bras.* )

Qu'en votre âme, mon fils, pénétrent ces leçons,  
Que vous serviez d'exemple aux rois des nations,



Et sachez vous choisir des successeurs fidèles,  
 Qui rendent à jamais nos palmes immortelles.  
*(Elle remet son fils à terre. A la princesse et à ses officiers.)*  
 Et vous, à moi si chers, mes illustres amis,  
 Dont le zèle éclatant me coûte un trop haut prix,  
 Vous soutiendrez mes pas en de si grands offices,  
 Et les plus grands bienfaits scelleront vos services.

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.







